

11.12.12

# L'HOMME

JOURNAL ILLUSTRÉ

DES

## SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

Directeur :

**GABRIEL DE MORTILLET**

Rédacteurs :

BORDIER — COLLINEAU — MATHIAS DUVAL — GIRARD DE RIALLE — GEORGES HERVÉ  
ABEL HOVELACQUE — ANDRÉ LEFÈVRE — LETOURNEAU — MANOUVRIER  
MONDIÈRE — PHILIPPE SALMON — PAUL SÉBILLOT — THULIÉ

Secrétaire de la Rédaction :

ADRIEN DE MORTILLET, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise)

---

2<sup>e</sup> ANNÉE. — N° 16. — 25 AOUT 1885.

SOMMAIRE :

TRAVAUX ORIGINAUX. Les Jeux des enfants sur le rivage : P. Sébillot.  
— Embryologie. La signification morphologique de la ligne primitive : Mathias Duval. — L'âge de la pierre polie dans la Presqu'île Malaise : J. de Morgan. — COLLECTIONS ET EXPOSITIONS. Musée de Saint-Germain : Silex du Maroc. — Muséum des sciences naturelles de Lyon. — Musée Guimet. — Dans les Musées. — LIVRES ET JOURNAUX. A. Jeanjean. — L. de Rosny. — A. Ledieu. — L. Testut. — F. Noélas. — CORRESPONDANCE ET NOUVELLES. Noms des monuments mégalithiques de Bretagne. — Petits silex taillés d'Hédouville. — Écriture pictographique. — Les amazones de Dahomey. — BIBLIOGRAPHIE.

PARIS

OCTAVE DOIN, ÉDITEUR

8, PLACE DE L'ODÉON, 8.

## CONDITIONS DE PUBLICATION

**L'HOMME** paraît tous les quinze jours, le 10 et le 25 de chaque mois, par fascicule de deux feuilles, 32 pages grand in-8°, avec couverture de couleur réservée aux annonces. Il est illustré de figures en grande partie originales.

Tous les abonnements sont annuels et partent du 1<sup>er</sup> janvier; le journal formant à la fin de l'année un volume de 768 pages, orné de nombreux dessins, cartes, plans et graphiques, avec titres et tables.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

France et Algérie.....	20 fr.
Union postale.....	22 fr.
Autres pays.....	26 fr.

Adresser les abonnements à l'éditeur, M. OCTAVE DOIN, 8, *place de l'Odéon, Paris.*

Tout ce qui concerne la rédaction, les échanges, les observations, doit être envoyé au secrétaire de la rédaction, M. ADRIEN DE MORTILLET, *Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).*

---

On trouvera chez M. DOIN : La Première Année de L'HOMME (1884).  
Un volume de 768 pages, illustré de 184 figures. Broché. . . . 20 fr.

### AVANTAGES OFFERTS AUX ABONNÉS :

Toute demande de livres scientifiques et littéraires, dépassant 30 francs, faite par un abonné à M. OCTAVE DOIN et accompagnée d'un mandat-poste ou d'une valeur sur Paris, sera servie franche de port partout où parviennent les colis postaux, avec une remise de dix pour cent sur les prix marqués.

---

### RÉDACTION :

Embryologie et Biologie : MATHIAS DUVAL, 11, cité Malesherbes.  
Physiologie psychologique : THULIÉ, 31, boulevard Beauséjour.  
Anatomie comparée : GEORGES HERVÉ, 49, rue Labruyère.  
Archéologie préhistorique : PHILIPPE SALMON, 29, rue Le Peletier.  
Ethnographie et Craniologie : MANOUVRIER, 15, rue de l'École-de-Médecine.  
Sociologie : LETOURNEAU, 70, boulevard Saint-Michel.  
Linguistique : ABEL HOVELACQUE, 39, rue de l'Université.  
Légendes et Chants populaires (Folk-lore) : PAUL SÉBILLOT, 4, rue de l'Odéon.  
Mythologie : GIRARD DE RIALLE, 1, place Péreire.  
Géographie médicale : BORDIER, 44, avenue Marceau.  
Démographie : MONDIÈRE, 94, boulevard de Port-Royal.  
Philosophie : ANDRÉ LEFÈVRE, 21, rue Hautefeuille.

11

# L'HOMME

JOURNAL ILLUSTRÉ

DES

## SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES

2<sup>me</sup> ANNÉE. — N° 16. — 25 AOUT 1885.

### TRAVAUX ORIGINAUX

#### LES JEUX DES ENFANTS SUR LE RIVAGE

PAR  
PAUL SÉBILLOT

Bien avant que les plages de Normandie et de Bretagne fussent fréquentées par les baigneurs venus de Paris et des autres villes de la France et de l'étranger, les enfants des villages au bord de la mer avaient beaucoup de jeux qui, en raison du voisinage de l'eau, du sable, du varech et de diverses autres circonstances locales, présentaient une certaine originalité. C'est vraisemblablement à eux que les enfants des villes ont emprunté une partie de ceux avec lesquels on les voit maintenant s'amuser sur les plages.

Ces jeux, de même que beaucoup de ceux en usage parmi les enfants de tous les pays, étaient souvent une imitation des actes de la vie humaine; pour la plupart d'entre eux, ils dérivent d'imitations de ce que font les hommes, non plus pour jouer, mais pour obéir aux nécessités de l'existence; d'autres ne s'expliquent, aussi bien que les formulettes qui les accompagnent, que par des survivances inconscientes d'institutions et de mœurs disparues. A ce point de vue, les jeux ont une grande importance, parce qu'ils peuvent servir à reconstituer des

coutumes oubliées aujourd'hui, ou à constater que dans tel endroit elles ont été autrefois en usage.

Bien que les preuves matérielles fassent souvent défaut, on peut affirmer sans trop de témérité que beaucoup remontent à une haute antiquité. On peut s'en assurer en quelque sorte en comparant certains de ceux usités sur nos rivages parmi des populations purement maritimes, et ceux qu'on retrouve chez les peuples moins avancés en évolution, qui représentent pour nous une sorte d'antiquité contemporaine. Bien que mon but ait été surtout de montrer par une simple enquête faite parmi les petits pêcheurs de la Manche qu'il y a une mine féconde à explorer, j'ai fait plus loin quelques rapprochements. Ils eussent sans doute été plus nombreux si l'exploration des jeux du rivage n'avait été souvent dédaignée par ceux qui s'occupent d'ethnographie. Je serais très heureux si la réunion de faits qu'on trouvera ci-après pouvait engager les explorateurs à noter dans les pays où ils se trouvent, les jeux des enfants sur la plage.

Le sable des rivages et la vase qui forment le sol des grèves se prêtent, surtout le premier, aux constructions rapides et fragiles des enfants ; à ces matières premières se joignent les galets et les paquets de varech que la mer apporte, et qu'on peut employer pour consolider ou orner les murs. Ce sont en effet ces matériaux qui servent aux enfants à imiter les travaux des hommes<sup>1</sup>.

De même que dans l'intérieur des terres les enfants s'amuse à bâtir des maisons, ceux du rivage édifient avec du sable et des galets de petites cabanes : à côté sont des champs limités par des talus de sable : des débris de bois ou des fragments de varech figurent des arbres ; des monticules de grosseurs différentes représentent des chevaux, des vaches et des moutons.

Souvent des pierres alignées sont la clôture de champs imaginaires ; les constructeurs les posent aussi en laissant entre chacune d'elles un espace (S.-C.). M. de Mortillet m'a raconté qu'entre Rimini et Ancône il avait vu des enfants construire sur le sable, avec des galets, de véritables cromlechs.

La signification de cette construction leur échappait sans doute, de même que les petits pêcheurs que j'ai vus sur les grèves placer des

<sup>1</sup> Signes : S.-M. désigne Saint-Malo, je dois la communication de la plupart des faits signalés sous cette rubrique à M<sup>me</sup> veuve Hercouët ; L. les plages aux environs de Saint-Brienc ; S.-C. Saint-Cast (communications de MM. François Collet, J. Comault et François Marquer).

galets de manière à former, soit un fragment de dolmen, soit une porte, ne songeaient guère aux monuments mégalithiques.

Quelquefois, lorsque les maisons sont construites, les enfants élèvent, pour les protéger contre la mer montante, des murailles, et en les faisant, ils répètent d'une voix monotone : « Rien sur mon passage. »

Ils croient que ce sont les habitants de la mer qui détruisent leurs constructions, et ils murmurent contre eux en disant : « Ils sont toujours saouls ; ils ne savent ce qu'ils font ; s'ils ne buvaient pas tant, ils n'abattraient pas nos maisons. » (S.-G.)

Beaucoup de ces constructions enfantines se font en effet à la mer montante, et leurs auteurs, après y avoir bien travaillé, semblent prendre plaisir à arrêter pour quelques instants la grande mer, qui ne tarde pas cependant à anéantir leur fragile ouvrage. L'idée de lutte et de défi est assez apparente dans quelques-uns des faits qui suivent :

Les petits pêcheurs construisent des monticules, et, quand ils sont achevés, ils montent dessus et y restent jusqu'à ce que la marée montante les ait entourés et ait commencé à en ronger la base. En se retirant devant la mer, ils lui jettent des pierres en disant :

Mer, tu en auras,  
Surtout quand tu abattras  
Les maisons que nous construisons  
Sur un terrain qui n'est pas le tien ;  
Va donc dans ton pays,  
Ne reviens jamais ici,  
Car tu finis par embêter  
Les enfants qui n'peuvent se promener. (S.-C.)

Sur les grèves, aux environs de Saint-Brieuc, lorsque les monticules sont terminés, les enfants se placent sur le haut en criant : « La mer m'entoure ! Elle ne va pas m'entourer ! Elle ne le démolira pas, je resterai plus longtemps que toi ! » Et il s'engage des paris à ce sujet. Quand un premier ouvrage a été démoli, on va en reconstruire un autre un peu plus loin.

A Saint-Malo, des jeux analogues sont depuis longtemps en usage sur la grève : la construction s'appelle four ou fort, et Chateaubriand raconte dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, qu'il y joua dans son enfance. Parfois elle est entourée d'une sorte de douve où la mer pénètre par un canal creusé, avant d'être arrivée sur le sable d'à côté.

Parfois les enfants s'amuseut aussi à se placer sur une pointe de rocher et à se laisser entourer par la mer ; ceux qui connaissent le rivage savent, lorsque leur asile est devenu une île, sauter d'un rocher sur l'autre et se retirer à temps. Mais, il arrive souvent que des étran-

gers se laissent involontairement surprendre sur les rochers qui avoisinent le fort National; les baigneurs vont les chercher, et quand ils reviennent à terre, la foule, qui du haut des remparts a suivi ce sauvetage peu dangereux, les accueille avec des huées, surtout si la personne sauvée ne s'est pas montrée généreuse à l'égard des baigneurs. (S.-M.)

Lorsque la mer monte, et qu'après avoir mouillé le sable, elle se retire comme pour prendre un nouvel élan, les enfants s'élançant à sa suite; pour être adroit à ce jeu, il faut aller jusqu'à l'endroit où la vague s'est reculée et revenir sur le sable sec avant d'avoir été mouillé. (L. S.-C.)

Les enfants tracent aussi sur le sable, au moment de la marée montante des lignes ou de petites digues, et ils parient que la mer passera par tel ou tel endroit. (L.)

A Saint-Malo, ils construisent aussi des monticules ronds, avec du sable, et il les appellent des fours ou des forts. Lorsque la construction en est terminée, tous s'élançant dessus en criant: « J'en aurai ma part! » et ils la détruisent ou du moins la détériorent avec leurs pieds. (S.-M.)

A Timor Laut, les jeunes indigènes bâtissent des forts de sable, et les défendent, au moyen de balles de sable mouillé, contre leurs camarades qui représentent l'ennemi. (H.-O Forbes, *Journal of Anthropological Institute*.) Cette coutume existe aussi en Haute-Bretagne.

Sur plusieurs grèves, les fours sont faits, à l'imitation de ceux des hommes, avec du sable humide: leur gueule est creusée avec la main, le trou de la cheminée est percé à l'aide d'un bâton ou avec le doigt; c'est alors qu'on y enfourne des coquillages, généralement ronds, qui sont supposés être des pains. Quand ils ont été quelque temps dans cette fournaise idéale, on les retire et on fait la dinette sur la grève, en feignant de manger les coquillages. (S.-C. L.)

Avec des écuelles de bois, appelées bidons, les enfants font des pains ou des pâtés de sable; ils les alignent et s'amuse à les vendre à leurs camarades (S.-M.)

Ailleurs ils modèlent aussi des séries de petits pâtés à peu de distance de la mer, surtout au moment où elle monte. Lorsque la vague a détruit la première série, ils en font une autre et continuent ainsi à en modeler, s'amusant à voir la marée montante les détruire l'un après l'autre. (L.)

Pour jouer au moulin, ils creusent dans le sable un trou beaucoup plus large en haut qu'en bas; dans le côté ils pratiquent une sorte de

petit chemin, le long duquel ils mettent des pois; puis ils jettent du sable qui descend avec les pois le long de ce petit chemin: quand les pois sont couverts par le sable qui s'éboule, ils s'imaginent que c'est de la farine de pois.

Parfois ils plantent sur le rivage trois petits morceaux de bois sur lesquels ils placent une coquille avec un peu d'eau; ils y mettent ensuite des crabes ou d'autres petits poissons, et allumant un peu de feu dessous, ils s'amuse à les faire cuire. (S.-G.)

A Saint-Malo, les enfants jouent à ce qu'ils nomment *l'attrape*. Ils creusent dans le sable un trou assez profond et assez large, qu'ils recouvrent avec des ardoises, parfois appuyées sur de petites branches; lorsque la couverture est faite, ils étendent dessus une couche de sable, de façon à ce qu'on ne voie pas que le terrain a été remué, puis ils vont chercher la personne qu'ils veulent attraper, et en lui promettant de lui montrer quelque chose, ils l'amènent tout doucement à poser le pied sur la fragile toiture qui s'écroule sous son poids.

Les enfants construisent parfois plusieurs attrapes l'une à côté de l'autre ou à peu de distance; c'est afin d'être plus sûrs de prendre ceux qu'ils veulent y faire tomber. Les enfants qui ont des bonnes méchantes, ou qui sont méchants eux-mêmes, s'ingénient à les attirer au milieu de ces pièges, entre lesquels ils courent en faisant mine de se sauver. Quelquefois le fond de l'attrape contient des excréments placés tout exprès. (S.-M.)

Sur le sable mouillé, on creuse de grands trous, où l'eau forme une espèce de mare; on la saupoudre de sable sec qui reste au-dessus de l'eau; quand il n'y a pas de vent, la mare a l'aspect du sable d'à côté, et l'on tâche de faire les naïfs y poser le pied.

Des courses ont aussi lieu sur le rivage: sur les grèves du Légné, les coureurs sont en caleçon, et il y a des obstacles à franchir qui se composent d'un talus avec un fossé. Ceci est probablement une imitation des courses de chevaux. (L.)

On s'amuse aussi à piétiner dans le sable qui enfonce, de manière que le plus adroit se retire de cette espèce de bourbe. On se lance aussi de la vase à la figure, et on va se laver ensuite à la mer. (L.)

Les enfants traçent parfois sur le sable l'image d'un bateau qui a la proue tournée vers la mer; ils en font les bordages avec du sable, et construisent des bancs à l'intérieur. Lorsque la mer monte, ils entrent dans ce bateau et font mine de ramer avec des pelles ou des morceaux de bois, jusqu'à ce que la mer, ayant démoli les bordages de sable, vienne leur mouiller les jambes. (S.-M.)

Les petits pêcheurs dessinent souvent sur le sable avec la pointe d'un couteau ou l'extrémité d'un bâton des navires et des bateaux avec leur voilure, presque toujours de profil, c'est-à-dire dans le sens de la longueur. Au-dessous, ils tracent diverses inscriptions. Voici la plus ordinaire :

Bon voyage,  
Ne fais pas naufrage  
Sur les rochers,  
Prends garde de te jeter  
Car ils pourraient te défoncer.

Jadis c'étaient les mêmes paroles qu'on adressait aux grands bateaux lorsqu'ils faisaient leur première sortie, ayant à bord un prêtre qui les bénissait à la sortie du port. (S.-G.)

Ils contruisent aussi de petits ports sur le bord des mares laissées par la marée basse. Ils y font entrer leurs bateaux, puis jettent des cailloux au milieu de la mare, pour simuler des écueils, et ils essaient de faire passer leurs bateaux auprès sans les heurter. (S.-G.)

Quelquefois plusieurs enfants se font ensemble enterrer dans le sable. Au Légué, ce jeu s'appelle : s'enterrer vivant. Au jeu d'enterrement se rattachent les carrés en forme de tombe, où l'on enterre parfois des mouches ou des crabes. Sur le haut de la tombe, on dispose en croix des coques, et on entoure aussi le carré de coquilles, à l'imitation de ce qui a lieu dans les cimetières de la côte. (L.)

A Fléhérel, le jeu qui consiste à enterrer dans le sable porte le nom de « Sauve mon château. » Il n'y a aucune formulette préparatoire, et on n'en dit pas pendant l'opération. Mais on *équille* avec des boises (on tire à la courte paille) pour savoir qui sera encavé.

Aux îles Andaman, à l'autre extrémité du monde et chez une des peuplades contemporaines les moins avancées en évolution, on retrouve un jeu analogue. Les jeunes indigènes se font enterrer dans le sable jusqu'au cou ; mais comme ici l'imitation de la cérémonie des hommes est plus réelle, sur l'enfant enterré, on allume quelques morceaux de bois. L'incinération est usitée dans l'archipel. Lorsque l'enfant a assez de ce jeu, il fait un effort, et sort du trou où il est remplacé par un autre. (*Journal of Anthropological Institute*, t. XII, p. 388.)

Le jeu de chercher le bâton se pratique de la manière suivante : On prend un morceau de bois long de deux ou trois centimètres ; ceux qui sont les maîtres du jeu le piquent dans le sable, et ont le droit de frapper trois coups dessus pour l'enfoncer. Alors celui que le sort a désigné pour être le patient souffle trois fois dessus ; s'il ne le découvre pas, il faut qu'il tâte le sable avec le nez jusqu'à ce qu'il ait senti le bâton.

Alors il le ramasse avec les dents, non sans manger, comme bien on pense, un peu de sable. (L.)

On a déjà vu que les petits pêcheurs dessinent des bateaux ou en modèlent les bordages ; ce ne sont pas leurs seuls essais dans l'art du dessin.

Lorsqu'il y a sur le rivage de la vase grasse, les enfants modèlent de leur mieux une tête d'homme. C'est généralement un peu avant l'arrivée de la mer qu'ils font cette sculpture. Souvent on surmonte la tête d'un chapeau en papier ou d'un bernis (patelle) ; alors elle représente un gendarme, et l'on s'amuse à voir la marée montante ronger peu à peu le gendarme.

Pour avoir leur portrait en creux sur le sable, les enfants se mettent la tête dans le sable ; le moule reproduit grossièrement la forme d'une tête en creux. L'empreinte des mains se reproduit mieux. Ce jeu est analogue à celui pratiqué dans le même pays, lorsqu'il y a de la neige. On se laisse tomber tout droit, les bras élevés au-dessus de la tête ; parfois, mais plus rarement, les bras sont en croix comme dans les Vosges, et dans plusieurs autres pays du Nord.

Lorsque le sable est mou et qu'il conserve bien les empreintes, le plus grand de la bande marche dans le sable à grandes enjambées : il faut que ceux qui le suivent mettent exactement leurs pieds dans ses empreintes. (L.)

Les enfants s'amuse à simuler des pêches ; ils attachent un morceau de bois au bout d'une corde et tirent dessus comme s'ils avaient réellement pris un poisson. (S.-C.)

Un jeu analogue est en usage aux îles Andaman, les acteurs sont non pas des enfants, mais des hommes. Quelquefois les indigènes jouent en mer le jeu de la tortue : quelqu'un placé dans un canot tient ferme l'extrémité d'une longue ligne, l'autre étant attachée au bras de l'homme qui représente la tortue. Plongeant soudain à l'eau, il est suivi par les autres qui essaient de le capturer, tandis qu'il fait tous ses efforts pour leur échapper en plongeant, en nageant et en employant des ruses, jusqu'à ce qu'il soit épuisé (E. H. Man. *Journal of Anthropological Institute*, XII, p. 386.)

Les poissons que peuvent prendre les petits pêcheurs lorsqu'ils sont à jouer leur servent à des amusements parfois cruels. Ils font marcher sur le sable les crabes, les *minards* (pieuvres) et les encornés ; puis, quand ils sont lassés de ce jeu, ils les tuent. Lorsqu'ils tuent un minard, ils disent :

Un minard de tué,  
Un louis d'or gagné.

parce que la pieuvre détruit beaucoup de poissons.

Tous les jeux auxquels servent les poissons n'ont pas un dénouement pareil, quoique les pauvres bêtes soient parfois bien tourmentées.

Il y a sur les grèves des courses de crabes : chacun des enfants s'empare d'un crabe, le plus vigoureux qu'il puisse trouver ; lorsque chacun a son champion, on les place sur une seule ligne et la course commence. On parie que tel ou tel arrivera le premier au but déterminé. Lorsque l'un des coureurs dévie trop, on le fait rentrer dans la piste en le poussant avec un bâton. On attache un ruban à l'une des pattes du vainqueur.

Les crabes sont aussi employés à un autre jeu : les enfants se divisent en deux bandes : les uns vont se cacher, tandis que ceux qui sont restés creusent dans le sable des trous profonds de trois ou quatre centimètres. Ils placent les crabes au fond, les recouvrent de sable et piétinent çà et là pour que l'on ne puisse reconnaître les endroits où sont cachés les crabes qu'il s'agit de retrouver. (L.)

Je ne connais en Haute-Bretagne aucun jeu où l'on se serve de l'oursin ; il n'en est pas de même en Sicile. Quand les petits garçons se sont emparés d'un oursin, ils le saupoudrent d'un peu de sel et lui chantent les paroles suivantes :

*Vocami, vocami, centu rimi,  
Vocami, vocami centu rimi.*

Rame pour moi, rame pour moi, toi qui as cent rames.

Alors il se met en mouvement et les enfants sont enchantés. (A. de Gubernatis. *Mythologie zoologique*, t. II, p. 355.)

Il y a cependant à Saint-Cast un dicton qui semble faire allusion à un jeu d'enfant ; on dit à l'oursin :

Petit oursin, deviens gros,  
Tu serviras à m'faire un pot.

(Sébillot, *Traditions*, t. II, p. 265.)

Il y a d'autres débris de poissons, coquillages ou ossements qui servent de jouets : tels sont les os de margate (*Sepia officinalis*). On y creuse au couteau diverses figures, et on les façonne en forme de bateaux. On sait qu'en Haute-Bretagne l'os de sèche sert de moule à bagues.

Les coquilles sont parmi les enfants des objets de commerce : ils simulent de petites boutiques où des coquilles d'une certaine espèce sont échangées contre d'autres de nature différente.

Les enfants se font aussi des colliers avec des *coques* (lucardes) ou des *farins* (buccins). (L.)

A Saint-Cast ils fabriquent des colliers avec des coquilles de brigot (turbo littoreus) et des cornes toutes petites qu'on trouve sur le rivage, et qu'on assure provenir de l'encorné, erreur fondée sur une similitude de nom. Cet usage remonte à une haute antiquité, puisqu'on a retrouvé des colliers semblables dans les sépultures les plus anciennes que l'on connaisse (cf. G. de Mortillet, *le Préhistorique*, p. 561 et suiv.), et les navigateurs les ont vues couramment employées par les peuplades de l'Océan pacifique.

Les *bernis* (patelles) servent aux enfants à se faire des lunettes : les plus estimées sont celles qui, trouées au sommet du cône pour le passage du rayon visuel, sont percées aussi sur le côté de manière à pouvoir être réunies par une ficelle comme des lunettes véritables. (L.)

Autrefois les bonnes plaçaient aux yeux des enfants qui louchaient des bernis percés d'un trou, de manière à leur rectifier la vue, comme on le fait au moyen de lunettes. (S.-M.)

On faisait aussi, à l'aide d'un bernis surmonté d'une pelure d'oignon, une sorte d'instrument de musique; on le faisait tourner autour d'un bâton, et il produisait un bruit assez strident. (S.-M.)

A l'imitation des hommes, les petits pêcheurs ramassent en tas les varechs et les rubans que la mer apporte; chacun fait le sien et s'efforce d'amasser un tas plus gros que ses voisins. Chacun doit respecter la propriété d'autrui. Les ramasseurs de varech adultes ont pour le tas ramassé par chacun d'eux le plus grand respect. Il n'y a que les gens indéliçats à oser prendre quelques poignées à l'amas d'autrui qui reste parfois plusieurs jours sur le rivage sans être touché par aucun des riverains.

Avec les *ribères*, larges varechs tuyautés sur les bords, les enfants s'attachent en sautoir des baudriers pour imiter la tenue des gendarmes. Les rubans de *flèche* leur servent à orner leurs chapeaux. Ils emploient les olives du goémon en guise de boucle d'oreille, ou les arrangent en chapelet.

Ils se font des ceintures avec des algues en forme de cordes, très longues et rondes, qui poussent dans les fonds qui découvrent seulement à la grande marée et que la mer pousse sur le rivage. (S.-C. L.)

Parfois on s'amuse à en réunir plusieurs, l'un tient le faisceau par le bout, tandis que l'autre tire dessus; généralement le varech écourte brusquement et les deux joueurs tombent sur le bos, chacun de son côté. (L.)

Pour imiter le bruit de la machine à battre, les petits pêcheurs tendent au vent un ruban de flèche, et ils lui disent en l'approchant de leur oreille :

Si tu résonnes  
Tu auras des pommes;  
Si tu ne résonnes pas je te hacherai  
Menu comme chair à pâté.

Ils font des sifflets avec les olives des goémons. (S.-C.)

Ils jouent aux osselets avec des cailles (galets ronds ou ovales) choisis sur la grève. A Pléhérel, cela s'appelle jouer aux pincettes.

Ils s'amuse à faire rebondir des cailloux sur les rochers en les lançant avec force, comme dans les tirs à ricochet. Celui qui ricoche le mieux est proclamé vainqueur.

Lorsqu'on joue à ce jeu, on dit :

La mer est au pied de la talaise,  
Elle s'en retournera tantôt  
Et nous irons sur la grève  
Manger des petits brigots. (S.-C.)

On appelle les ricochets sur l'eau de mer « yeux de bœuf », à cause des petits dessins semblables — avec de la bonne volonté — aux yeux d'un bœuf que font les cailloux en filant sur l'eau. C'est un des jeux favoris des enfants, et il y en a qui y sont d'une adresse surprenante.

## EMBRYOLOGIE

# LA SIGNIFICATION MORPHOLOGIQUE

## DE LA LIGNE PRIMITIVE

(Suite et fin).

PAR

MATHIAS DUVAL

Nous ne sommes donc pas autorisés à rattacher la plaque axiale (quant à sa couche ectodermo-entodermique) au feuillet externe, et si nous voyons sa face profonde être le siège d'une active production d'éléments qui vont faire partie du mésoderme, il ne nous est pas permis de dire que ces éléments viennent du feuillet externe, qu'ils sont

d'origine ectodermique. Nous ne pouvons pas aller, en nous en tenant rigoureusement aux faits, plus loin que cet énoncé dont nous avons voulu démontrer la rigueur : « Au niveau de la ligne primitive, les éléments du feuillet moyen naissent aux dépens d'une masse qui est commune à ce feuillet et au feuillet externe », et, en invoquant les considérations d'embryologie comparée, nous pouvons ajouter « masse qui, primitivement, lui était commune avec le feuillet interne (entoderme primitif). » On voit que, tout en admettant parfaitement les faits signalés si soigneusement par Koelliker, nous sommes loin d'admettre que leur interprétation puisse conduire à la théorie de l'origine ectodermique du feuillet externe, puisque en somme cette masse est, quant à son origine première, une dépendance de l'entoderme (entoderme primitif) et non de l'ectoderme.

Nous bornerons là ces quelques indications sur les résultats de nos études relativement à la signification de la ligne primitive. Renvoyant, pour un complément de preuves, le lecteur à notre dernier mémoire sur la formation du blastoderme, nous pensons avoir donné ici une idée suffisante des observations et des raisonnements qui nous ont amené, dans le mémoire en question, aux conclusions suivantes :

*Les connexions de l'ectoderme, dans toute la longueur de la plaque axiale, avec la masse entodermique primitive, existent dès l'apparition des premiers rudiments de cette plaque : ces connexions sont celles qui existent entre ces mêmes parties dans le bourrelet blastodermique.*

*Lorsque se creuse plus profondément la gouttière de la plaque axiale, laquelle devient ainsi la ligne primitive proprement dite, les connexions de l'ectoderme paraissent devenir plus intimes, dans le fond de cette gouttière, avec la plaque axiale : en même temps celle-ci s'est divisée en entoderme primitif et en mésoderme proprement dit. C'est à la multiplication des éléments de cette plaque mésodermique et à la manière dont ils se portent vers la périphérie, qu'est due l'accentuation de la gouttière de la ligne primitive.*

*La plaque axiale de l'oiseau doit être considérée comme l'homologue de l'anus de Rusconi des batraciens. C'est un orifice rusconien rudimentaire, c'est-à-dire dont les lèvres sont soudées en une sorte de raphé médian antéro-postérieur ; c'est sur ces lèvres que se multiplient le plus activement les éléments destinés à former le feuillet moyen.*

Cette homologie entre la ligne primitive de l'oiseau et l'orifice rusconien des batraciens a été récemment formulée par Balfour. (*Compa-*

*native embryology*, t. II, p. 126, 127, 238, 239., qui s'est très heureusement servi, pour l'établir, des formes intermédiaires que lui fournissaient ses études antérieures sur l'embryologie des poissons cartilagineux. Notre intention n'est pas de discuter ici tout au long cette question, et de montrer ce qu'il peut y avoir à modifier dans les détails de l'interprétation de Balfour, interprétation si exacte dans ses traits généraux. A la question de l'homologie de la ligne primitive et de l'anüs de Rusconi, se rattache l'histoire du *canal neurentérique*, dont l'étude a été, dans ces dernières années, l'objet de recherches si nombreuses que leur seule analyse exigerait un mémoire aussi étendu que le présent travail. C'est une étude que nous entreprendrons prochainement. Avec l'indication des rapports entre l'orifice rusconien et la ligne primitive, nous arrivons aux limites que nous nous sommes assignées pour le moment. Nous devons simplement faire remarquer que ce n'est pas d'aujourd'hui que nous signalons cette homologie, et que, si elle a été formulée par Balfour en 1881, nous l'avions très explicitement indiquée dès 1880 dans une communication préalable à la Société de Biologie (8 et 15 mai 1880). Nous reproduirons donc ici cette note, à laquelle nous avons déjà fait allusion et qui, trouvant aujourd'hui sa confirmation dans les faits résumés dans le présent mémoire, servira en même temps de trait d'union entre ce mémoire et celui qui le suivra prochainement.

« Reprenant sur l'oiseau l'étude de la gouttière et de la ligne primitive, j'ai pu me convaincre que cette ligne est l'homologue de l'anüs de Rusconi des batraciens, ainsi que je l'annonçais précédemment (Biologie, 3 avril 1880) à propos des études sur l'œuf de crapaud commun. Pour comprendre cette homologie, il faut d'abord bien remarquer que l'anüs de Rusconi a une double signification : d'une part, il représente le lieu où se fait l'occlusion de la vésicule blastodermique, c'est-à-dire où se ferme le feuillet externe après avoir enveloppé tout le vitellus et ses sphères de segmentation, et, d'autre part, il représente le lieu où commencent à se montrer les premières indications de l'embryon, c'est-à-dire l'origine du feuillet moyen, qui apparaît comme une production de cellules ayant lieu aux dépens de la région (bord de l'anüs de Rusconi) où le feuillet externe et le feuillet interne sont soudés l'un à l'autre et semblent se réfléchir pour se continuer l'un avec l'autre. Or, chez le poulet, vu le volume du vitellus (jaune de l'œuf), l'enveloppement de ce vitellus par le blastoderme demande un temps considérable (plusieurs jours), tandis que les premières traces de l'embryon apparaissent dès les premières heures de l'incubation ; c'est-à-dire

qu'il y a ici division du travail, et que la formation complexe, dite anus de Rusconi, chez les batraciens, est ici dédoublée en ses deux parties constituantes, lesquelles se produisent distinctement, et à une grande distance l'une de l'autre : d'une part, l'occlusion blastodermique qui a lieu par la soudure des lèvres opposées du feuillet externe parvenu jusqu'au pôle inférieur du jaune (on peut donner le nom d'*ombilic ombilical* à ce lieu d'occlusion<sup>1</sup>); d'autre part, le lieu où les deux feuillets (externe et interne) sont soudés et au niveau duquel commence la production du feuillet moyen. Ce lieu, où les deux feuillets primitifs sont confondus, occupe d'abord le bord postérieur de la calotte blastodermique, puis s'allonge en suivant le mouvement d'expansion de cette calotte; il forme ainsi une sorte de trainée le long de laquelle les cellules blastodermiques sont disposées d'une manière homogène, c'est-à-dire qu'on ne peut sur une coupe indiquer les limites entre le feuillet externe et le feuillet interne. C'est là précisément le caractère des lèvres de l'anus de Rusconi, le caractère du tissu de la ligne primitive. Si cette ligne présentait chez le poulet un orifice sur un point quelconque de son étendue, l'homologie de cette ligne primitive et de l'anus de Rusconi serait évidente sans plus ample examen; il paraît en être ainsi pour le blastoderme des reptiles et sur le blastoderme du perroquet. Chez le poulet, il ne nous a jamais été donné de voir à l'état normal une disposition semblable; mais sur des blastodermes présentant un développement anormal, par exemple sur un blastoderme où commençait à se développer un monstre double formé de deux gouttières médullaires réunies par leurs extrémités antérieures et divergentes par leurs extrémités postérieures, nous avons constaté que chaque ligne primitive, faisant suite à chacune de ces gouttières médullaires, présentait en arrière un orifice fort net, donnant accès dans la cavité germinative (future cavité intestinale); ici, par suite, sans doute, d'un retard dans le développement de la ligne primitive, celle-ci se

<sup>1</sup> Dans un plus récent mémoire (*Etudes histologiques et morphologiques sur les annexes des embryons d'oiseau. Journ. de l'Anat. et de la Physiologie, mars 1884*), nous avons particulièrement étudié cette formation de l'*ombilic ombilical* et les particularités qui l'accompagnent. Nous avons vu qu'il n'y a pas occlusion simple et directe de l'*ombilic ombilical* par rapprochement et soudure du bord libre de l'ectoderme (bord renflé en un bourrelet ectodermique), mais que l'anneau formé par ce bourrelet se renverse en bas et en dehors, au milieu de l'albumine accumulée au petit bout de l'œuf, constituant ainsi une cavité infundibuliforme, etc. (*sac de l'ombilic ombilical*); et que c'est par rétrécissement de l'orifice circonscrit par le bourrelet mésodermique que se fait l'occlusion de l'*ombilic ombilical*; ce sont donc les parties correspondant à la zone interne de l'aire vitelline qui prennent part à la formation de la cicatrice de l'*ombilic ombilical* du poulet.

présente donc, grâce à cette perforation, sous la forme d'un anus de Ruseoni très allongé, aplati transversalement et affectant une configuration linéaire. A l'état normal cette configuration est si accentuée et se produit si rapidement que l'existence d'un orifice ne peut être constatée (du moins chez le poulet); il y a pour ainsi dire abréviation dans le processus de formation, de sorte que l'anüs de Ruseoni, au lieu de passer successivement de l'état d'orifice circulaire à celui de fente, puis à celui de ligne pleine, résultant de la soudure des deux lèvres de la fente, affecterait d'emblée le type de ligne pleine: mais, comme pour bien d'autres formations, les développements monstrueux nous présentent des phénomènes de retard grâce auxquels la ligne primitive peut être observée sous la forme de fente, d'orifice linéaire, ou même d'orifice oblong. »

## L'AGE DE LA PIERRE POLIE

DANS LA PRESQU'ILE MALAISE

PAR

J. DE MORGAN

Ingenieur civil des mines.

Chargé par le gouvernement anglais de dresser la carte du royaume de Pérac, ainsi que du massif montagneux qui forme la limite de partage des eaux entre les deux versants de la péninsule malaise, j'eus l'occasion de parcourir ces vastes régions jusqu'alors inconnues et de passer plusieurs mois (juillet-octobre 1884) au milieu des populations aborigènes (Négritos Sakayes et Seumangs). De retour en France, j'ai publié<sup>1</sup> un long travail sur ces intéressantes peuplades qui n'étaient qu'à peine connues. Quelques voyageurs en avaient parlé, mais leurs récits sont entachés d'erreurs. Les uns<sup>2</sup> n'ont vu que des métis de

<sup>1</sup> *Bull. Soc. Norm. de Géographie*. Septembre 1885, sous presse.

<sup>2</sup> *Rev. Ethnog.*, 1883. John Errington Delacroix. — M. Delacroix a suivi jusqu'à Campong Tchabang une expédition du gouvernement anglais. Or, ce village, qui est situé sur la rivière Kerbou, à deux jours et demi de Kwala Kangsar (capitale du royaume de Pérak), est à la limite entre les pays malais et ceux habités par les négritos. Il renferme principalement des métis vêtus à la malaise et parlant un patois mélangé de malais et de sakaye. Les maisons y sont construites à la mode malaise. De plus, ce qui donne à ce village un caractère malais très marqué, c'est sa longue existence. Il a été construit par le chef actuel il y a environ dix ans et les vrais Sakayes ne restent jamais plus de six ou huit mois dans la même localité.